

J'estime, pour ma part, que l'Organisation des Nations Unies a tenté d'accomplir beaucoup trop en beaucoup trop peu de temps. Nous avons oublié que la croissance d'une institution universelle, surtout d'une institution qui cherche à assurer une collaboration effective entre les nations, est nécessairement lente. La nature, il est vrai, n'a jamais de repos. Il est également vrai qu'elle ne se presse jamais. Une des raisons pour lesquelles les institutions internationales que les Nations Unies ont créées depuis la fin de la guerre ne répondent pas à notre attente, c'est que le sentiment d'une communauté mondiale des intérêts sur lequel ces institutions doivent reposer, et que d'elles-mêmes elles tendent à créer, n'est pas encore né. Peut-être sera-t-il long à naître.

L'Organisation des Nations Unies doit, à mon avis, tenter de combler l'abîme, déjà beaucoup trop profond, qui sépare les objectifs à sa portée de ceux qui lui sont inaccessibles. N'allons pas, en poursuivant trop d'objectifs accessoires, si souhaitables soient-ils en eux-mêmes, dissiper les ressources morales et autres d'un monde qui éprouve un besoin éperdu de paix.

Il convient de reconnaître que l'avancement de la science exige de plus en plus impérieusement un esprit de famille mondial. Les Nations Unies auront, à coup sûr, bien des difficultés à surmonter pour inculquer cet esprit au monde. A la pensée de ces difficultés, je me suis parfois demandé si l'expérience acquise dans la collaboration et l'association des pays du Commonwealth, auquel le Canada est fier d'appartenir, n'offre pas certains enseignements, d'ordre à la fois positif et négatif, susceptibles d'aider à résoudre de telles difficultés en développant un esprit de famille mondial.

Il est vrai que les nations du Commonwealth n'ont pas de charte. Elles n'ont jamais eu de secrétaire général et elles n'ont jamais pris de décisions soit à la majorité simple, soit à la majorité des deux tiers. Elles ont néanmoins collaboré pendant de nombreuses années, toujours plus conscientes des intérêts qui les unissaient. Il est vrai qu'elles n'ont pu résoudre tous leurs problèmes, dont quelques-uns d'ailleurs figurent à l'ordre du jour de l'Assemblée des Nations Unies. Il n'en reste pas moins que les nations du Commonwealth s'efforcent à comprendre mutuellement leurs problèmes, leurs institutions et leurs points de vue. Elles ont voulu conclure entre elles, à l'amiable, des ententes fondées sur une indulgence réciproque. Sans le définir, elles ont adopté, dans une grande mesure, un même point de vue. Elles ont acquis cette solidarité malgré les différences de langues, de races, de traditions et de religions propres à chaque Etat membre du Commonwealth. Cette expérience restreinte dans le domaine de l'association politique internationale comporte des éléments dont l'Organisation des Nations Unies pourrait peut-être s'inspirer avec avantage.

Notre présence à Paris nous rappelle non seulement ce que l'effort commun des nations peut réaliser mais aussi le péril qui menace une fois de plus la civilisation.

Depuis quatre-vingts ans, cette terre de France a été le théâtre de conflits qui ont eu sur sa population d'effroyables répercussions. Depuis le plus récent et le plus terrible de tous ces conflits, les nations se sont imposé la double tâche de restaurer la vie économique